

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 114-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Lorsque l'herbe frissonne
Aux brises d'automne,

Comme les hirondelles, nous avons fui nos pays. Est-ce la fatigue du voyage, le regret de la liberté ou peut-être une certaine appréhension des mornes soirées d'études ? je ne sais ; mais cette reprise de l'année scolaire crée dans l'étudiant un état d'esprit spécial. Pour mon compte, sitôt que j'aperçois le dénudement des rochers qui étreignent St-Maurice, il me semble retomber brusquement au pays des réalités ; et les vacances ne me sont plus qu'un rêve, mais un rêve si beau et si captivant, que mon esprit s'épuise à le poursuivre alors qu'il n'est plus. Et la force de l'habitude m'entraîne au Collège. Il s'est fait beau pour nous recevoir : ses murs refaits à neuf lui donnent un air discrètement coquet, et, au travers des vitres soigneusement lavées, on devine la ville s'endormir paisiblement. La nuit est venue ; c'est l'heure de monter, tous les amis et les anciens sont au dortoir. J'aime à les revoir, tant la vie commune a créé entre nos amitiés d'agréables liens. Les effusions commencent aussitôt : nous en avons des choses à nous dire, et les langues de marcher !... « Psitt ! nous sommes au dortoir ! — Tiens, Messieurs les Surveillants déjà à l'œuvre ! » Cependant, au sourire qui accompagne l'observation, on devine bien qu'ils ne voudraient tout de même pas nous contrarier dès le premier soir, mais... il y a la Règle !

Bientôt, tout se calme ; il faut s'installer tandis qu'on y voit encore. Et l'heure intime commence, le tête-à-tête avec les souvenirs des vacances et les émotions encore fraîches du départ. Mon Dieu, tout cela est donc loin, si loin déjà ! La maison, les bois, la liberté, les journées dans la lumière et l'air pur des prairies et les douceurs des causeries familières. Et tout doucement, voilà la pensée envolée aux lieux où tient son cœur tout entier, cependant que l'on éprouve grande ivresse à baigner ses mains dans les mille objets emportés de la maison et à respirer le léger parfum de lavande que répand le linge soigneusement plié. Sans doute, bien des paupières se sont mouillées ce soir ; mais ne trouve-t-on pas, souvent, à pleurer, certaine volupté ?

Pourtant, pleurer ainsi n'eût pas été digne de Physiiciens — et j'ose l'affirmer : ce ne fut point le cas, — quoique, en toute vérité, ils eussent trouvé des raisons — oh! combien! — de le faire. Il leur est arrivé un grave malheur. Suivant une tradition aussi ancienne que respectée, chacun d'eux avait « sa » chambre, un amour de petit chez soi, avec électricité, chauffage central... bref, un vrai paradis, où l'on riait et s'amusait tout à son aise... un peu trop peut-être. Serait-ce là la cause ? — Dieu me garde des jugements téméraires ! — Suffit qu'on annonça à ces Messieurs

Lasciate ogni speranza voi ch'entrate
qu'ils devaient se résigner à habiter le dortoir commun. A l'ouïe de cette nouvelle, vous pensez qu'ils gémissent, tempêtèrent ? Point: ils se ressouvinnent alors être philosophes et philosophes stoïciens, et l'épreuve fut acceptée æquo animo. Malgré tant de fermeté apparente, je ne sais si les regrets ne leur broyaient pas le cœur, et si leur stoïque contenance ne serait pas allée à vau-l'eau, en peu de temps. Ce phénomène psychologique n'échappa point à l'oeil exercé de nos surveillants : pour calmer nos pauvres Physiiciens, ceux-ci leur promirent compensations. Ils disposeraient d'une salle spéciale, où ils se pourraient retirer à leur aise et caprice, et, surtout, pour le temps de la Maturité, on leur rendrait leur droit. Nos malheureux aînés renacquirent alors à la joie, sauf l'un d'eux, pessimiste à outrance, qui se donna un air prophétique :

« Mes amis, dit-il, bénissons Dieu
Qui met chaque chose en son lieu.
Celles-ci sont pour l'an trois mil :
Ainsi soit-il ! »

Le lendemain, lectio brevis et puis : messieurs les livres, qu'on se remue ! finies les vacances, allons, sortez de vos caisses ! C'est une ruée dans ce local où reposaient ces malheureuses caisses. On tire à hue, à dia, et les planches geignent, craquent, cèdent et les livres sont tirés au dehors, brutalement, fébrilement ; car c'est à qui aura la meilleure place en étude. Et tout ce monde se précipite, monte, descend, se croise, s'entrecroise, se heurte, trébuche, gesticule, crie, hurle, appelle, débat, dispute et querelle ; par-dessus tout ce brouhaha et ces fracas, une légère poussière dorée danse éperdument dans les rayons que le soleil répand à profusion par les vitres claires.

L'heure s'avance ; seuls quelques retardataires terminent leurs apprêts. A la Grande Allée, déjà le ballon bondit dans toutes les directions, lancé par mille pieds légers, adroits, et surtout infatigables. Mais la cloche du dîner sonne : Adieu, liberté ! Les classes ont lieu régulièrement dès cet après-midi. Nous voici en plein dans la monotonie désespérante des journées de classe...

Dernière heure.

Les clubs « servent d'exercice honnête et salubre », et comme l'a dit maintes fois feu M. Othoman Vadere, grand médecin, « faute d'exercitation corporelle est cause unique de peu de santé et brièveté de vie ». Aussi, les Petits remettent sur pied sans retard le F.-C. Pomme de terre : de Rivaz, cap.; Menoud, sous-capt. ; Arbogast, garde-ballon ; et le F.-C. Français : de Lavallaz, cap. ; Lauber, sous-cap. ; de Riedmatten, garde-ballon. Chez les Grands : Helvetia F.-C: Bonvin, cap.; Germanier, sous-cap. ; Stalder F., secrétaire-caissier ; Genoud et Quenet, gardes-ballon. Tennis-Club : président, Liardet ; vice-président, Carraux ; secrétaire, Lachat.

L'Agaunia aussi s'est reconstituée : Viatte, président; Cappi, vice-président ; Gay Max, secrétaire ; Gross Camille, fuchs-major.
Norbert VIATTE, phys.